

# JOURNAL POUR TOUS.

"La lecture est le premier des plaisirs."

Vol. 1.

OTTAWA, 27 JUILLET, 1878.

No. 1.

## PROSPECTUS.

Nous croyons qu'il y a de la place pour un journal tel que celui que nous entreprenons de publier. Notre but est de fournir une lecture amusante et instructive aux familles, historiettes, nouvelles, énigmes, reproduction d'articles variés, et nous adoptons pour titre *Journal pour Tous* qui exprime parfaitement notre intention. Étant la seule feuille de ce genre dans le pays, nous devons nécessairement être encouragés, car nous nous garderons bien de publier quoi que ce soit qui puisse blesser ou la morale ou les convenances. C'est une lecture du coin du feu que nous offrons à nos abonnés, et nous osons espérer que ceux-ci seront nombreux pour les raisons ci-dessus et parce que le prix de notre abonnement n'est que d'une piastre par année. En publiant une fois par semaine nous aurons au bout de l'année un fort joli album (car c'en est un) de deux cents pages qui pourra être placé sur les tables et qui offrira des matières récréatives.

Nous profitons de l'occasion pour prévenir le public que nous resterons complètement en dehors des questions brûlantes de la politique car dans les deux Provinces il ne manque pas de journaux politiques qui s'occupent de ces questions. Notre seul but est d'intéresser nos lecteurs avec les articles de choix que nous leur fournirons. Nous osons donc compter sur le bienveillant encouragement de la population.

Afin de nous procurer le plus grand nombre d'abonnés possible nous prions les personnes à qui ce numéro est adressé de vouloir bien le faire circuler parmi leurs employés et amis.

Pour faciliter et encourager le public à souscrire à notre journal nous n'exigerons que la moitié de l'abonnement (50 centins) payable d'avance.

Nous publierons le second numéro le 8 Août, et nous prions les personnes qui voudront bien souscrire de ne pas retarder à envoyer leur souscription afin que nous puissions régler le chiffre du tirage.

Toutes lettres, correspondances, envois d'argent, etc, devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

170 $\frac{1}{2}$  rue Sparks, Ottawa.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

I.

CEUX de mes lecteurs qui connaissent la ville de New-York depuis quelque quarante ans pourront se rappeler le vieux Sly-Market, avec son pavé de briques, ses petites échoppes et tout ce qui distinguait alors cette partie de la grande ville.

Ils se rappelleront probablement aussi une très-petite rue parallèle au susdit marché descendant vers la rivière.

L'utilité d'un passage aussi étroit lorsqu'il y avait dans le voisinage tant de routes beaucoup plus larges, à toujours été un problème, et les motifs qui pourraient donner la clef de cette énigme sont perdus avec les bonnes gens qui firent autrefois le plan de cette partie si importante de la ville, et qui depuis longtemps déjà ne sont plus de ce monde.

A un coin de ce passage se voyait autrefois une construction en bois, très-basse et couleur de plomb. Cette espèce de maison avait quatre fenêtres sur la rue et deux portes, le tout très rapproché du sol; des fenêtres avous nous dit, mais en vérité il fallait les deviner sous l'amas de poussière et et de toiles d'araignée qui les couvrait et que depuis plus de vingt ans les pluies du ciel s'étaient seules chargées de laver. Sur le devant on apercevait toujours deux ou trois caisses vermoulues, sur l'une desquelles reposait quelque chose ayant la forme d'un petit baril peint; entre les fenêtres était une rangée de tonneaux de goudron pleins complètement ou en partie, et tout à côté une ancre énorme, dont une des dents était à moitié ensevelie dans la terre; cette ancre était un véritable canapé sur lequel, dans une chaude après-midi d'été, une demi-douzaine de nègres s'étendaient riant à gorge déployée et se chauffant au soleil à qui mieux mieux.

En entrant dans l'établissement, l'œil ne savait où s'arrêter, tant était confuse la masse d'articles gisant ça et là: des rouleaux de câbles récemment goudronnés, des amas de chaînes d'un beau noir luisant, des tonneaux presque semblables à ceux

qui étaient à la porte, des barils de différentes dimensions, des poulies, de larges tonneaux de fer, des clous, des boîtes en étain et des lanternes de mer. On distinguait à peine quelques-uns de ces articles, et un étranger aurait fort bien pu se casser le cou sur les autres, car il n'y faisait jamais bien clair. Mais ces objets n'étaient sans doute pas là comme échantillons des marchandises rangées au fond de ce long magasin, qui renfermait d'ailleurs tout ce dont un navire peut avoir besoin, depuis la balle d'étope jusqu'à la meilleure ancre de miséricorde.

A gauche en entrant se dressait une cloison avec deux fenêtres à châssis, et une porte vitrée s'ouvrait dans le sanctuaire des riches fournisseurs de navires, MM. G. et A. Hunt.

Ces deux messieurs étaient frères. Bien pauvres à leur entrée dans le monde, tous deux, après avoir heureusement surmonté toutes les difficultés que présentent les affaires, se voyaient aujourd'hui à la tête d'un beau commerce, avec un magasin rempli de marchandises, ne devant rien à personne et n'ayant d'autres banquiers qu'eux-mêmes.

L'aîné s'était marié de bonne heure à une femme qui s'entendait très-bien, trop bien presque, à faire des économies sur ce qu'il gagnait. Aucun enfant ne vint augmenter leur provision de biens terrestres, et leur fortune s'accrut ainsi d'une manière qui ne leur laissait rien à désirer.

Le plus jeune, quoiqu'il fût le plus agréable des deux, était resté célibataire. Pourquoi? nous ne le saurions dire. Toujours est-il que, contrairement aux préjugés qui plaident en faveur de l'état matrimonial, il était de beaucoup le plus généreux, M. Hunt aîné passant, avec quelques raisons, je le crains, pour un homme assez intéressé. Telle n'eût pas été votre idée, j'en suis sûr, si, entrant dans son bureau, vous l'eussiez vu assis dans son fauteuil devant sa petite grille. Sa figure, pleine et ronde, se tournait vers vous avec tant d'aménité, il vous souhaitait le bonjour de si bon cœur, que vous l'eussiez pris pour la bienveillance personnifiée. Mais s. par malheur, vous lui parliez d'un secours, quelque minime qu'il fût, à porter à de pauvres chrétiens ou à de pauvres païens, alors un grand changement se faisait